

CHAPITRE IV



REALISME ET SATIRE

On ne saurait dissocier les oeuvres littéraires du contexte de la société au sein de laquelle elles sont nées. En considérant la situation d'un auteur, on constate qu'il joue un rôle double : outre le fait qu'il est le créateur d'une oeuvre littéraire, il est aussi un membre d'une société particulière. Etant poète, il pourrait éviter l'influence de la société en essayant d'atteindre son but de créer un chef d'oeuvre idéal, une forme d'art originale, d'exprimer ses propres idées comme il le voudrait. Or, il n'est pas seulement poète mais aussi un homme appartenant à une époque particulière dont les circonstances, la politique sont différentes de celles d'autres périodes. Bien qu'il essaie de s'évader de son temps, il ne peut pas empêcher les idées, les sentiments de son temps de se révéler de temps en temps dans son oeuvre. Pensons aux personnages grecs dans le théâtre de Racine : Pyrrhus, Andromaque, Phèdre ne sont pas loin du siècle de Louis XIV où se situe l'auteur.

Pour le théâtre de Molière et celui de Courteline

la formule : "La littérature exprime la société," n'est pas banale. Ces deux auteurs sont des observateurs de leur temps et veulent nous en donner une peinture. Leurs points de départ viennent de leur observation, de leur expérience vécue. Mais une œuvre n'est pas un journal quotidien qui nous raconte les faits tels qu'ils se passent. De plus Molière et Courteline ne sont pas des observateurs désintéressés, ils apportent de la passion pour ce qu'ils constatent, d'où la satire qui se trouve dans la peinture de la société qu'ils nous donnent.

Il est vrai que Molière, comme tous les classiques, n'invente pas le sujet ; il emprunte ses sujets et ses thèmes de ci, de là à ses devanciers anciens et modernes. Par exemple certains contemporains de Molière ont cru retrouver l'inspiration de Tartuffe dans diverses œuvres du XVII^e siècle. Molière s'est notamment inspiré d'une nouvelle de SCARRON adaptée elle-même de l'espagnol, les Hypocrites (1612) ou d'un roman d'AUDIGUIER, les Amours d'Aristandre et de Cléonice (1624). (1)

(1) Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, Tome III (Paris : Domat, 1956) pp. 303-4.

Deuxième exemple : dans Les Femmes savantes l'auteur a fait appel au moins à ses souvenirs de lectures philosophiques des ouvrages de La Mothe le Vayer. Celui-ci, dans ses Promenades en neuf dialogues de 1633 avait cité des gens qui, comme Chrysale, trouvent une femme assez savante quand elle sait bien discerner le haut de chausse du pourpoint de son mari. Ce n'est pas Molière, c'est La Mothe le Vayer qui écrit dans sa Prose chagrine : "je préfère en beaucoup de façons un modeste ignorant à un vain et présomptueux savant". C'est ce vieux philosophe qui a parlé de "tant de fous lettrés" et de "sottise cultivée". (1)

Malgré de nombreuses sources et de nombreux emprunts que l'on a cités pour chacune de ses pièces, Molière situe les intrigues, les décors, les personnages dans des milieux contemporains observés avec précision.

Pour avoir quelques exemples du réalisme de Molière, il convient de consulter Monsieur Antoine Adam. A propos de Tartuffe, selon Monsieur Adam, vers 1660, le sujet

(1) Ibid., pp. 393-4.

était dans l'air. Les attaques contre les faux dévots étaient à l'époque, tout à fait banales. Molière n'a eu qu'à observer autour de lui pour rassembler les éléments de sa comédie. Il pouvait observer aussi l'existence de certains types de dévots, bien faits pour éveiller la curiosité. Il n'ignorait pas non plus l'existence de ces hommes étranges, revêtus du caractère sacerdotal, mais que n'encadrait aucune institution, que les évêques étaient incapables de discipliner, et qui formaient à Paris une sorte de plèbe cléricale où les aventuriers abondaient. Il est possible que Molière ait connu personnellement l'une ou l'autre de ces figures inquiétantes.

En ce qui concerne les origines de Tartuffe, on pourrait rechercher la "clé" du personnage dans l'entourage de Molière. Parmi les personnages contemporains cités par Monsieur Adam, l'un mérite de retenir l'attention : il s'agit de Charpy, abbé de Saint-Croix. Il avait été accueilli dans une famille, comme Tartuffe ; il avait séduit la femme de son hôte, comme Tartuffe encore, et sans réussir à troubler la quiétude d'un mari débonnaire. La belle mère, la dévote Mme d'Ansse ressemblait assez bien à Mme Pernelle. Molière a pu connaître cette histoire car cette famille était sa voisine dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Pourtant, rien ne prouve que Charpy soit l'unique

modèle de Tartuffe. Molière a fort bien pu emprunter certains traits de son personnage à d'autres sources. Et d'après Monsieur Adam, il y a plusieurs Tartuffe dans la France de 1660. (1)

Notons aussi le réalisme dans Les Femmes savantes. Depuis l'époque des Précieuses ridicules (1659), l'influence des femmes sur la vie intellectuelle se développait. Il y avait des salons féminins qui offraient ce trait particulier d'associer le goût de la littérature galante, celui des sciences physiques et de la philosophie. On citait telle maîtresse de maison qui s'était engouée d'Euclide. On nommait de charmantes mathématiciennes. (2) Tout cela explique le thème de la pièce. De plus quelques personnages existaient vraiment dans cette époque. On reconnaît l'abbé Cotin, un habitué de l'hôtel de Rambouillet en Trissotin, et Mérage, l'auteur d'Origines de la langue française en Vadius. Tous les deux se querellent dans la pièce comme on a dit qu'ils l'avaient fait un jour dans un salon. (3)

(1) Ibid., pp. 298 - 303.

(2) Ibid., pp. 388-- 9.

(3) Ibid., p. 391.

D'ailleurs, si Molière a emprunté quelques traits à droite et à gauche selon son habitude d'observateur, c'est parfois lui-même qu'il peint. Par exemple, dans Le Misanthrope, c'est lui même qu'il a pris à partie, lui-même dont il s'est moqué, ce sont ses propres problèmes qu'il a exposés au public :

Alceste harcelé d'ennuis, découragé, qui sent monter en lui la colère contre le monde entier, c'est tout un aspect de la personnalité de Molière, (...).
 Sous le poids des ennuis et des malheurs domestiques, il se sent devenir misanthrope, (...) (1)

De même, c'est dans sa vie de Molière lui-même que nous allons trouver les raisons de la création du Malade imaginaire. Depuis près de dix ans, la santé de Molière s'est altérée. Il a fait connaissance avec les médecins mais ils ne l'ont point guéri donc dans cette pièce la satire est plus violente et plus profonde. Sa femme est revenue vivre chez lui ; sans doute pense-t-elle qu'elle aura intérêt à être là quand il mourra? (2)
 Et cela nous fait penser à Béline qui pense elle aussi à l'héritage de son mari.

(1) Pierre Voltz, La Comédie (Paris : Armand Colin, 1964) p. 80.

(2) Pierre De Beaumont, Molière, la vie et l'oeuvre (Paris : Hachette, 1969) p. 69.

Grâce à son talent d'observateur, à son expérience vécue, Molière donne à ceux qui l'écoutent l'impression du naturel. "On le tient par un observateur consciencieux et exact de la réalité." (1) Pour un de ses contemporains Molière est

un voleur d'un nouveau genre, un espion des gens de qualité, un amateur passionné de la vérité (...)
un observateur de la vérité humaine. (2)

Cependant, Molière n'a point voulu faire une comédie pleine d'incidents mais une pièce où il peut parler contre les moeurs du siècle. Il ne s'intéresse pas à l'actualité pour elle-même. (3) "L'oeuvre de Molière, dit Monsieur Pierre Voltz, s'appuie sur un recours à la satire directe des moeurs contemporaines." (4) Il y a donc dans le tempérament de Molière une verve satirique et dans sa peinture, il ne manque pas de railler les moeurs de son siècle comme nous le verrons plus tard.

(1) René Bray, Molière, homme de théâtre (Paris : Mercure de France, 1972) p. 265.

(2) Loc. cit.

(3) P. G. Castex, P. Surer et G. Becker, Manuel des études littéraires françaises XVIIe siècle (Paris : Hachette, 1969) p. 125.

(4) Pierre Voltz, op. cit., p. 66.

Tel est le caractère général de Molière peintre de mœurs, réaliste et satirique en même temps. Maintenant examinons l'oeuvre de Courteline.

Plus réaliste que Molière peut-être, Courteline, en général ne prend ses idées de pièce que dans la vie réelle, d'après son observation ou son expérience vécue.

Courteline lui aussi est un excellent observateur.

Il partagea (...) sa vie entre le café - lieu d'observation éminent à l'époque-, les promenades à Paris en quête de tout spectacle, les démarches cocasses où il se complaisait pour éprouver la bêtise humaine, et son métier d'écrivain. Comme il avait peu d'imagination, celui-ci consista essentiellement à mettre en forme, à force de travail et de scrupules, les souvenirs qu'il avait amassés et l'apport de son inlassable baguenaudage. (1)

Au café, Courteline rencontre quotidiennement plusieurs amis et chacun raconte ce qu'il a vu ou entendu. (2) Notre observateur en obtient bien des idées pour ses pièces. Ainsi au café, Courteline a entendu un de ses amis reprocher à sa femme de s'être compromise au bal avec un bel officier, et cet ami lui a montré sa lâcheté, sa Peur des Coups. (3) Courteline a un

(1) André Lagarde et Laurent Michard, XXe siècle (Paris : Bordas, 1966) p. 69.

(2) Pierre Bornecque, Le Théâtre de Georges Courteline (Paris : A. G. Nizet, 1969) p. 26.

(3) Ibid., p. 28.

ami qui est procureur, celui-ci lui raconte comment il a vaincu le terrible Labouraux, Le Gendarme sans pitié. (1)
 La Brige, l'ami des lois pourtant se trouve constamment condamné par Les Balances de la Justice. (2)
 Entré dans le bureau de son ami Albert Michaud, il surprend un amusant spectacle qui lui permet d'écrire Le Commissaire est bon enfant. (3)

Ses nombreuses observations peuvent compléter ses expériences vécues. Courteline a fait l'expérience de la vie de bureau pendant 14 ans (4), il en tire Monsieur Badin : "l'expéditionnaire qui ne veut pas aller au bureau parce que ça l'embête, c'est lui." (5)

Dès cette époque, Courteline s'est vivement intéressé aux jolies actrices et il observe les aventures et les mésaventures de ses amis, tout en contant les siennes.

(1) Ibid., p. 29.

(2) Loc. cit.

(3) Ibid. p. 24.

(4) André Lagarde et Laurent Michard, op. cit. p. 68.

(5) Pierre Bornecque, op. cit. p. 17.

C'est ainsi que Boubouroche, son chef d'oeuvre, part d'une double tromperie. Courteline a raconté lui-même comment il avait été trompé :

Il y a comme ça des jours où on n'a pas de veine, et à ce titre, la journée du 14 octobre est celles que je me rappellerai.

Le matin...ayant eu l'heureuse inspiration d'aller faire une petite visite d'amitié à une femme que j'aime profondément, j'ai eu l'agréable surprise de découvrir un visiteur, blotti dans le buffet de la cuisine.

Ce détail n'a d'autre mérite que sa scrupuleuse exactitude. D'abord un peu déconcertée, la jeune femme se remit vite et attaquant la situation par les cornes, que ladite situation m'avait empruntées pour la circonstance, elle s'efforça de me persuader que je me trouvais en présence d'un de ses parents éloignés. (1)

(1) BOUBOUROCHE -- Mais cet homme, misérable menteuse; cet homme ?

ADELE -- Je ne te puis te répondre.

BOUBOUROCHE - Pourquoi donc ?

ADELE - Parce que c'est un secret de famille et que je ne puis pas le révéler.

- Georges Courteline, Boubouroche, II, 4

Cette tentative ne fut couronné d'aucun succès...

Je refermai donc la porte du buffet par crainte que le parent ne s'éventât et ne perdit l'exquise odeur de poire cuite dont il commerçait à s'impré-
gner doucement, (1) après quoi je tirai galam-
ment ma révérence et m'en allai avec la perspective
consolante de gagner désormais au jeu. (2)

Si Courteline fut trompé, un de ses amis le fut
aussi comme le pauvre Boubouroche par sa petite amie.
Longtemps avant l'apparition de Boubouroche, son ami
lui demande où il demeure, Courteline lui répond qu'il
ne sait pas. La vérité est qu'en ce temps-là son ami
a pour camarade de lit une petite fille d'une vingtaine d'
années. Or cette gamine est la voisine de Courteline

(1) ADELIE, émue - Pauvre chat!... (Un temps) Le buffet de
la salle à manger n'avait pas cet inconvénient.

ANDRE - Non, mais il en avait un autre : j'en sortais
imprégné d'odeurs de nourriture qui se cramponnaient
à ma personne avec une tenacité au-dessus de toute
éloge...; au point que je ne pouvais plus mettre le
pieds dehors sans me buter à des gens de connaissance
qui me humaient comme un plat et finissaient par s'
écrier : "c'est curieux, depuis quelque temps, comme
vous sentez la poire cuite!"

Georges Courteline, Boubouroche, II, 1

(2) Pierre bornecque, op. cit. pp. 17-18.

qui habite "un logement qu'une cloison mitoyenne aussi mince qu'une lame de couteau sépare de l'appartement" où Courteline demeure également. (1)

Ainsi Courteline a réussi à apporter dans ses points de départ beaucoup de vérité grâce à son observation et à son expérience de la vie. Il a compris, comme Molière l'avait compris, que pour intéresser les hommes il fallait partir de la vie, la vraie, la seule qui puisse leur plaire, où ils sont heureux de se retrouver, "comme son vrai maître, il ne s'est jamais écarté de la vérité quotidienne. (2)

(1) Ibid., pp. 18-20.

à comparer à ce que le monsieur qui révèle l'infidélité d'Adèle dit à Boubouroche :

LE MONSIEUR - (...) Depuis huit ans, j'ai pour voisine de palier cette personne que, naïvement, vous ne craignez pas d'appeler votre "ami"; depuis huit ans, invisible auditeur, je prends à travers la cloison qui sépare nos deux logements, ma part de vos vicissitudes amoureuses ; depuis huit ans, je vous entends aller et venir, rire, causer, chanter...

Georges Courteline, Boubouroche, I, 3.

(2) André Lagarde et Laurent Michard, op. cit., p. 69.

Comme Molière, Courteline n'est pas désintéressé en observant ce qui se passe dans sa vie. Dans la peinture qu'il nous fait il veut tourner en ridicule les travers et les vices de l'humanité. Ainsi son oeuvre n'est pas seulement le tableau de son temps mais aussi une satire des moeurs contemporaines ; et les critiques ont jugé sa satire âpre et mordante : Jacques VIVENT écrit : "Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que nous en arrivions à la littérature de combat ." (1) Puis François TURPIN renchérit : "...il revêt maintenant la robe écarlate de l'avocat général , mais pour s'intituler accusateur de la société. " (2)

Donc nous voyons que Molière et Courteline s'engagent à nous donner le tableau de la société de leur temps mais tous les deux, ayant pour but d'attaquer les vices et les ridicules de leur époque, sont des peintres satiriques. Maintenant nous allons voir les tableaux que ces deux dramaturges nous offrent de leur période respective.

(1) Critique citée par Pierre Bornecque, op. cit. p.440.

(2) Loc. cit.

Molière, qui a pénétré dans les milieux les plus variés, représente un tableau complet de la société contemporaine.

On y trouve la bourgeoisie. C'est le cadre habituel de la plupart des comédies de Molière. La bourgeoisie prend au sein de cette société une importance grandissante. Sous les règnes d'Anne d'Autriche et de Louis XIV, les gens de finance et de commerce avaient amassé des fortunes considérables. De plus, dès sa prise du pouvoir personnel, le Roi a appelé des bourgeois aux plus hautes charges de l'Etat. Un Le Tellier, un Colbert, fils d'un drapier de Reims sont encore de modestes bourgeois.

Alors, les bourgeois aspirent à sortir de leur condition; et dans l'acquisition d'un titre de noblesse, ils trouvaient une satisfaction de vanité. Molière ne manque pas d'observer cette situation, d'où vient Monsieur Jourdain, honteux d'être fils d'un marchand de drap et qui veut jouer à l'homme de qualité.

D'ailleurs, Molière sait nous renseigner admirablement sur cette catégorie de bourgeoisie prétentieuse qui tombe dans l'excès, surtout dans ce siècle, où l'éducation féminine, encore négligée, commence à peine d'être mise en question : Philaminte, des Femmes Savantes ;



est bien le type de la femme intellectuelle du siècle, fière de ses récentes connaissances et qui méprise profondément les charges de la vie de famille.(1)

Dans les rangs de la bourgeoisie, Molière a également choisi les gens de la médecine et ceux de la Justice pour en faire une mordante satire : le type de médecin de l'époque est incarné dans la personne de Monsieur Purgon du Malade imaginaire. Celui-ci, comme tous les médecins de l'époque, a peu de savoir mais il jouit du prestige que lui donne son titre et de l'autorité presque discrétionnaire qu'exerçaient alors les médecins sur leurs malades. (2)

(1) CHRYSALE - Et on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir
On y sait comme vont lune, étoile, polaire
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point
affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher
si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Molière, Les Femmes savantes, II,7.

(2) MONSIEUR PURGAN - Je viens d'apprendre là-bas à la porte,
(...) qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait
refus de prendre le remède que j'avais prescrit. (...)
Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion
d'un malade contre son médecin.
Molière, Le Malade imaginaire, III,5.

Quant aux gens de justice d'alors ils ne paraissent pas plus honnêtes que les gens de médecine : il suffit de songer à Monsieur Bonnefoi, du Malade imaginaire et à sa dextérité incroyable à tourner le texte du code pour se convaincre de leur malhonnêteté. (1)

Molière n'oublie pas d'introduire "les maîtres" dans son tableau : le tailleur, intéressé, arrogant incapable de cacher son mépris (2), le musicien qui pense surtout à son salaire (3), le danseur qui s'attache au

(1) Molière, Le Malade imaginaire, I,7.

(2) MONSIEUR JOURDAIN - (...) Vous m'avez fait faire aussi des souliers qui me blessent furieusement.
 MAITRE TAILLEUR - Point du tout, monsieur; (...) Vous vous imaginez cela. (...) Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. (...)
 MONSIEUR JOURDAIN - Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en enbas?
 MAITRE TAILLEUR - Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut? (...) Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.
 Molière, Le Bourgeois gentilhomme, II, 5

(3) MAITRE DE MUSIQUE - [Monsieur Jourdain] les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que toute autre chose.
Ibid., I,1

bon goût de son élève (1)

Nous jetons même un regard sur les "milieux louches" de la grande ville, par exemple l'usurier dans L'Avare qui réclame un taux exorbitant et prétend inclure dans le montant du prêt un amas de vieilleries hétéroclites évaluées à un prix déraisonnable. (2)

Tels sont les bourgeois qui se présentent dans l'œuvre de Molière. A côté de la bourgeoisie, Molière donne aussi la peinture de la noblesse. Tandis que la bourgeoisie, grâce à la puissance de l'argent, poursuit son ascension, la noblesse est en pleine régression. Dans l'inaction à laquelle elle est réduite, en raison de la vie somptueuse qu'elle mène à la Cour, et des frais considérables que provoquent pour elle le luxe de ses habits et la somptuosité de ses équipages, la noblesse s'est appauvrie.

Le Misanthrope nous présente les petits marquis qui se croient "bel esprit" et estiment la littérature mondaine, comme Clitandre et Acaste. Ceux-ci mènent une vie oisive et inutile, ils passent leur temps à la Cour et dès l'aube, attendent pour assister au "petit lever" du Roi et fréquentent Célimène, la coquette type à l'époque, en lui débitant des épigrammes, des madrigaux.

(1) MAITRE A DANSER - Je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

Loc. cit.

(2) Molière, L'Avare, II,1.

Molière nous montre aussi le type de l'aristocrate du moment, qui sera ce grand seigneur ruiné, et qui se déclasse, ce Dorante cynique qui fait de Monsieur Jourdain sa "vache de lait" pour satisfaire les caprices de Dorimène. (1)

On trouve également les grands seigneurs désinvoltes et cyniques comme Dom Juan. Celui-ci est un débauché incapable d'amour (2), un égoïste qui refuse la fidélité comme une mutilation (3) et qui méprise les femmes. (4) Dom Juan représente aussi les libertins qui se veulent indépendants vis-à-vis de toute règle surtout celle établie par l'Eglise. (5) Selon Antoine Adam il est donc un athée. (6)

(1) Molière, Le Bourgeois gentilhomme, III, 4.

(2) "Cet amoureux de toutes n'en aime aucune"
Antoine Adam, op. cit., p. 328.

(3) Cf. Molière, Dom Juan, I, 2.

(4) "Il joue avec Charlotte comme avec une jolie bête."
Antoine Adam, op. cit. p. 328.

(5) "C'est une affaire entre le ciel et moi et nous la démêlerons bien ensemble." dit Dom Juan
Molière, Dom Juan, I, 2

(6) Antoine Adam, op. cit. p. 329.

Cependant Molière a peint également des gentilshommes sympathiques, comme Alceste et Dom Louis. Le Misanthrope, bien qu'il exige trop d'autrui, est honnête et a beaucoup de fermeté, comme l'on peut le voir dans l'affaire de sonnet. Quelles que soient les conséquences, il ne nie pas que le sonnet d'Oronte est médiocre si bien que celui-ci ne supportera pas sa sincérité et se vengera. (1)

Quant à Dom Louis, il reproche à son fils sa conduite, indigne de gentilhomme et cela montre qu'il a le sens de l'honneur familial. (2)

A côté des nobles, le peuple trouve sa place dans le théâtre de Molière. Certes le peuple constitue la majeure partie de la société. La Bruyère compare ainsi la condition des "grands" et celle du peuple de l'époque de Louis XIV.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposés, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal ; un grand ne veut faire aucun

(1) Molière, Le Misanthrope, I, 2.

(2) Molière, Dom Juan, IV, 4.

bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y jouit des pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. (1)

Molière est tout à fait d'accord avec La Bruyère.

Il nous a montré le peuple plein de franchise, parfois brutal et grossier dans ses propos et ses sentiments. Ce peuple nous fournit le monde vivant des valets et des servantes comme Sganarelle (Dom Juan), Dorine (Tartuffe), Martine (Les Femmes savantes), Toinette (Le Malade imaginaire) . On entend le jargon des paysans comme chez Pierrot, Charlotte et Mathurine (Dom Juan) Sganarelle et Martine (le Médecin malgré lui) . Pour savoir la qualité du peuple, il suffit de connaître Dorine dans Tartuffe. Celle-ci n'est ni sottise, ni aveugle. Dans la pièce, elle est la première qui essaie de démasquer l'imposteur. Suivante de Mariane, elle

(1) La Bruyère, Les Caractères, chapitre IX, 5.

lui est entièrement dévouée. D'origine populaire elle est "un peu trop forte en gueule et fort impertinente." (1) Elle aime à taquiner inutilement Tartuffe. (2) Franche, elle parle à Orgon sur un ton désinvolte ou même insolente. Elle est si franche qu'elle use avec son maître d'un langage qui n'est pas propre à une servante, si ancienne soit-elle dans la maison. (3)

Ainsi Molière a su peindre les mœurs de son siècle avec tout ce qu'elles comportent d'imperfections et de défauts. Mais si Molière a voulu réaliser une fresque presque complète de la société du XVIIe siècle, Courteline n'a pas cette prétention, il ne veut peindre que les classes sociales qu'il voit, qu'il connaît. Et voici la peinture qu'il nous en donne.

(1) Molière, Tartuffe, I,1.

(2) Ibid. III,1.

(3) Entendant Orgon affirmer son intention d'avoir Tartuffe comme son gendre. Dorine lui dit :

Hé bien! On vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.

Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage

Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON .. Ecoutez :

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis
ma mie.

Molière, Tartuffe., II,2.

Entre 1850 et 1900, la séparation des classes est de plus en plus sensible aux uns et aux autres à mesure que passent les années. A Paris, presque tout l'Est est ouvrier, des alentours de la Bastille jusqu'à Belleville et Ménilmontant, tandis que les boulevards et surtout les quartiers qui entourent l'Arc de Triomphe sont bourgeois. (1) La classe à laquelle Courteline appartient c'est la petite et moyenne bourgeoisie.

~~Bornecque~~ Courteline est d'origine paysanne, ses ancêtres étaient des vigneronns. Mais son père, d'abord commissaire-banquier est devenu rédacteur judiciaire et auteur de pièces à succès ; il est entré dans la moyenne bourgeoisie et son fils a profité de cette ascension. (2)

Appartenant à la bourgeoisie, Courteline représente le plus souvent cette classe dans son oeuvre. Tout d'abord nous trouvons les rentiers représentés par Boubouroche. Ces rentiers ne font rien et vivent de leurs rentes: Boubouroche se déclare infiniment heureux. (3)

(1) Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française tome 2 XVIIe-XXe siècle (Paris : Armand Colin, 1968) p. 256.

(2) Pierre Bornecque, op. cit., p. 503.

(3) "Je suis un homme sans appétits; je puis me lever à mon heure et me coucher quand ça me convient; mes moyens me permettent de manger à ma faim, de me désaltérer à ma soif, de fumer à ma suffisance et de prêter cent sous, quand l'occasion s'en présente, à un camarade gêné."

Georges Courteline, Boubouroche I,2.

Ses partenaires à la manille, Roth et Fouettard sont aussi des rentiers qui ne sont pas assez riches. Breloc et Boubouroché ont chacun une maîtresse. Breloc n'a pas à entretenir la sienne parce qu'elle est la femme d'un pharmacien. Adèle coûte seulement trois cents francs par mois plus le loyer de l'appartement à son amant. (1)

Il semble que tous ces hommes passent leur temps au café. Et Monsieur André BILLY a noté ainsi :

En 1885, c'est déjà la décadence des cafés et leur remplacement par les brasseries. L'époque précédente les avait vus fleurir : le Café des Variétés cher à (...) Jules Moineaux [le père de Georges Moineaux dit "Courteline"] dont le fils devait hériter les moustaches de chat. (2)

De cette bourgeoisie Courteline a choisi aussi les fonctionnaires des Ministères. "Petit employé, finalement expéditionnaire nonchalant au Ministère des Cultes jusqu'en 1814, Courteline observa sans cesse les petites comédies humaines que lui offraient ses expériences" (3). Si Monsieur Badin doit inventer toujours des excuses pour ses perpétuelles absences, ce n'est pas parce qu'il est réellement paresseux mais

(1) Loc. cit.

(2) André Billy, L'Époque 1900 (Paris : Tallandier, 1951) p. 368.

(3) André Lagarde et Laurent Michard, op. cit., p. 68.

parce qu'il s'ennuie vraiment au bureau. Sacrifiant sa vie au travail, il souhaite une besogne intéressante et bien payée, tel est le sens de cette comédie. (1)

Courteline, dans le rang de la bourgeoisie veut railler aussi les gendarmes. Labouhourax peut illustrer la gendarmerie à l'époque. C'est un gendarme stupide et tyranique. Il se prétend "atteint dans [ses] fiertés de vieux soldat" si bien qu'il ne comprend pas les plaisanteries. Devant ce gendarme, le Procureur Boissonnade constate ceci :

La chambre correctionnelle n'entend parler que de vos malheurs! Hier, c'était, à votre requête, douze condamnations pour outrages à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions. Avant-hier, c'en était dix-neuf!... En tout, en quarante-huit heures, cent quarante-sept jours de prison à l'actif d'une cité de trois mille habitants. (2)

(1) LE DIRECTEUR, -ému - Eh ! bien! mais venez au bureau, Monsieur Badin.

M. BADIN - Impossible, Monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR - Pourquoi ?

M. BADIN - Je ne peux pas...ça m'embête. (...) Je vous ferai remarquer, Monsieur le Directeur, avec tout le respect que je vous dois que (...) mes collègues redonnent au bureau que leur zèle, leur activité, leur intelligence et leur temps : moi, c'est ma vie que je lui sacrifie. (...)

LE DIRECTEUR - Remettez moi votre démission ; je la transmettrai au ministre.

M. BADIN, étonné - Ma démission ? Mais, monsieur, je ne songe pas à démissionner! je demande seulement une augmentation.

Georges Courteline, Monsieur Badin .

(2) Georges Courteline, Le Gendarme est sans pitié, scène 1.

Le gendarme a un orgueil démesuré de sa position qui le pousse à sévir sans cesse. Il essaie de maintenir jusqu'au bout son procès-verbal contre le Baron Larade malgré que celui-ci soit "paisible, doux, l'expression même du savoir-vivre, de la courtoisie et de l'aménité"(1) et qu'il lui demande pardon (2)

En outre, Courteline n'aime pas le commissaire de police non plus. Lui aussi se sent supérieur. Il est autoritaire, en refusant l'autorisation d'un port d'armes à un monsieur, il lui lance : "vous avez de la chance que je sois bon enfant." (3) Il menace son secrétaire de révocation ou de déplacement.(4) Il renvoie une dame qui vient se plaindre de son mari, dont la folie est en train de devenir dangereuse pour tout le monde. (5) Il fait arrêter un homme honnête qui lui confie la montre qu'il vient de trouver. (6)

Ainsi on voit que l'état d'esprit de Courteline envers les représentants de l'autorité reflète bien

(1) Loc. cit.

(2) Ibid., scène 3

(3) Georges Courteline, Le Commissaire est bon enfant, scène 1

(4) Ibid., scène 2.

(5) Ibid., scène 3.

(6) Ibid., scène 4.

l'attitude des Français envers la puissance. Leur esprit frondeur les pousse sans cesse à essayer de détourner la loi, ou du moins, à se gausser de ceux qui l'incarnent. D'autre part, en ridiculisant le gendarme, Courteline savait très bien que ce sujet plairait aux spectateurs et qu'il ferait d'eux ses complices.

Si Courteline n'aime ni le gendarme, ni le commissaire, le procureur lui plaît. Il nous montre le Procureur Boissonnade, qui exerce ses fonctions dans la petite ville d'Ecoute-s'il-pleut. Humain et compréhensif, il fait remarquer au gendarme :

nous avons affaire à une population d'un excellent esprit, respectueuse des pouvoirs publics, et votant bien. Ménageons donc, autant que possible, les bonnes dispositions de nos administrés; et, fermant l'oeil quand il faut, nous bouchant les oreilles quand il est nécessaire, évitons de semer en eux, par des abus d'autorité, le germe toujours dangereux du mécontentement et de la rébellion. (1)

Avec son ami Le Baron Larade, il ne refuse pas la gravité de l'offense faite au gendarme, mais il tente d'apaiser ce dernier. Avec patience, il essaie de réconcilier le plaignant et l'accusé. Il n'en est rien. Alors, intelligent, il peut exercer une sorte de chantage sur le gendarme vraiment inflexible. (2)

(1) Georges Courteline, Le Gendarme est sans pitié, scène 1.

(2) Ibid. scène 3.

Parmi les gens de la Justice, Courteline s'intéresse aussi aux huissiers. Celui de L'Article 330 est ridicule. à cause de son langage : le derrière de la Brige est décrit par lui comme une sorte, "de sphère imparfaite fendue dans le sens de la hauteur, offrant assez exactement l'aspect d'un trèfle à deux feuilles." Mais il peut relever quelques expressions indignées des voyageurs qui passent devant la fenêtre et voient cette partie du corps de La Brige. (1)

Dans cette pièce aussi, Courteline nous montre un exemple de substitut. L'auteur le présente comme dur, inhumain, incompréhensif, appliquant strictement la loi : dès le début il accable l'accusé, lui reproche ses "périodes oratoires", est exaspéré par les réflexions de La Brige sur la différence entre la Justice et la Loi, le coupe brutalement en lui demandant s'il est "venu ici pour se moquer du monde" et est content de voir que l'accusé est débouté . (2)

(1) Georges Courteline, L'Article 330.

(2) Loc. cit.

Courteline dessine aussi, pour nous faire connaître les gens de la Justice, les Présidents de tribunaux. A la fin de L'Article 330, quatre "attendus" ont proclamé le bon droit de La Brige, l'accusé, et pourtant le président qui se montre dès le début de la pièce très autoritaire en coupant l'accusé pour gagner du temps, et enfin intelligent et connaissant son métier, déclare "La Brige bien fondé en son système de défense ; l'en déboute cependant ; et, lui faisant application de l'article 330... le condamne à treize mois d'emprisonnement, à 25 francs d'amende, et aux frais." (1)

Et pour compléter le groupe de ceux qui travaillent avec la Justice, Courteline nous montre des avocats. Lonjumel, dans Les Falances, est l'ami de La Brige. La profession qu'il exerce le force à tourner la Loi, dont "pendant vingt ans, [il a] troussé les jupes et exploré les dessous." Cet avocat connaît à fond le code et prévoit les ennuis de son ami avant même que celui-ci ait commencé à expliquer le cas de sa maison.

(1) Loc. cit.

À part les gens de la Justice, Courteline connaît aussi des journalistes. Trielle en est un exemple. Il commercialise son talent dans les feuilletons qui répondent au goût du public ; lui-même ne se leurre point sur la valeur de son oeuvre : "Ce petit ouvrage est tellement bête que rien ne l'égale en bêtise, sauf le lecteur qui s'en délecte." (1) Il est l'exemple même de l'artiste qui fait son métier sans joie en ayant conscience de la nullité de son oeuvre ; malgré cela il travaille "dix heures par jour à écrire des romans ineptes." (2) Il est encore plus malheureux parce que sa femme même se moque de son travail : "Si tu crois le faire pour le plaisir des autres tu te trompes." (3) Du moins Trielle est-il honnête avec son éditeur : dès le lever du rideau on voit qu'il est en train de finir le plus vite possible sa corvée.

Les autres artistes que Courteline connaît sont des peintres mis en scène dans La Cruche: Lavernié possède son atelier et travaille. Cependant il n'est pas content de son oeuvre, il l'a commercialisée : il fait des portraits selon les ordres de sa clientèle.

(1) Georges Courteline, La Paix chez soi, scène 4.

(2) Ibid., scène 4.

(3) Ibid., scène 2.

Il ne croit pas plus que le journaliste à son talent. (1)

Voilà les bourgeois que Courteline connaît bien. D'ailleurs il esquisse aussi un pâle reflet des nobles. Depuis le milieu du XXe siècle, il est souvent devenu difficile de distinguer les nobles des bourgeois. En effet, la plupart des nobles ont dû gagner leur vie en travaillant. Beaucoup d'entre eux ont trouvé des occupations dans le commerce et l'industrie. (2)

Mais la noblesse a gardé encore sa hauteur que Courteline a sentie et montre dans la pièce Le Gendarme est sans pitié. Le Baron Larade est le bienfaiteur bien connu

(1) LAVERNIE -- Le fait du véritable artiste n'est pas de se complaire à ce qu'il fait mais de comparer tristement à ce qu'il aurait voulu faire.
Georges Courteline, La Cruche II,1.

(2) B. Bonifacio et P. Maréchal, Histoire (Paris : Hachette, 1957) p. 177.

de sa petite ville. (1) Son caractère est celui d'un brave homme, ayant très peur d'être condamné pour injure au terrible Labouhourax. (2) Il est donc fou de joie quand le gendarme, joué par le procureur, retire sa plainte. (3)

Pour rendre son tableau plus complet, Courteline n'oublie pas de peindre les classes populaires. Il n'envisage pas les problèmes sociaux. Il ne peint que les gens du peuple ayant affaire à des bourgeois et il les voit avec les yeux de sa classe ou de son humeur. Ainsi, parmi le peuple, nous n'avons dans le théâtre de Georges Courteline que le garçon de café et la femme de chambre.

Dans Boubouroche, Amédée n'a pas grand chose à dire. Il se distingue par le "Boum" dont il ponctue

(1) LE BARON - (...) j'habite, vous le savez, le château de Beaux-Chênes, près cette charmante ville d'Ecoute-s'il-Pleut, où j'ai la prétention d'être connu assez avantagement.

BOISSONNADE - Pour cette excellente raison que vous en êtes le bienfaiteur, ainsi que personne n'en ignore.

Georges Courteline, Le Gendarme est sans pitié, scène 2.

(2) LE BARON - C'est grave, hein ?

BOISSONNADE - Comment, si c'est grave ? Six jours à trois mois tout bonnement.

LE BARON - Trois mois, ... de prison ? (...) Je suis déshonoré.

Loc. cit.

(3) Ibid., scène 3.

l'arrivée des "distingués", en ajoutant "soignés". Il aime observer ses clients, donc il suit "de l'oeil la sortie étrange de Boubouroche" en se demandant : "Qu'est-ce qu'il a donc?" (1)

Les bourgeois ont souvent des domestiques ; les Boulingrin ont la jolie Félicie ; et Margot est servie par Ursule. Félicie seule est caractérisée avec précision. A la différence de Dorine chez Orgon (Tartuffe), Félicie est polie, elle introduit Des Rillettes avec tous les égards ; mais comme Dorine, elle est franche, elle se moque du nom de Des Rillettes. Jolie, elle est aussi modeste, accepte d'être qualifiée de "fine mouche", fait "peuh" quand Des Rillettes ose prétendre qu'il n'est "pas un imbécile", mais se méprend sur l'expression : "A merveille, vous êtes la femme qu'il me faut !" "Voulez-vous m'épouser ?" demande-t-elle effrontément au visiteur ; elle a donc un certain orgueil : comment un bourgeois songerait-il à épouser une bonne ?

Quand Des Rillettes lui promet "Quarante sous" si elle répond à ses questions, elle accepte modestement "C'est trop" dit elle ; et comme Dorine, elle est fidèle à ses maîtres : comme elle est à leur service depuis deux ans, elle doit savoir que ses maîtres se disputent très souvent mais elle ment au visiteur : "Jamais une

(1) Georges Courteline, Boubouroche, scènes 1, 2, 3.

discussion, toujours du même avis. Si elle accueille Des Rillettes poliment, son éducation apparaît cependant dans son métier pendant le monologue du visiteur;

Félicie mime le coup de rasoir, la joue caressée du revers de la main et le bout du nez pincé entre l'index et le pouce.

Et quand elle en a assez elle ment de nouveau pour pouvoir s'en aller. (1).

Telle est donc cette bonne dont le portrait correspond bien à ce que nous savons de cette époque.

Ainsi s'achève le panorama de l'époque de Courteline. En comparaison avec celui du XVII^e siècle fait par Molière, certes il est incomplet mais Courteline connaît bien ce qu'il nous offre. Tout comme dans le théâtre de Molière, le réalisme sert de base à la satire. Si l'auteur de Tartuffe est "inventeur d'une comédie de vérité, fondée sur l'observation et restituant au vif la nature humaine," (2)

(1) Georges Courteline, Les Boulingrin, scène 1

(2) René Bray, op cit. p.226.

de la même façon l'auteur de Boubouroche qui "doit d'abord à une longue observation de la vie quotidienne" (1) est "capable d'atteindre à la vérité humaine." (2)

Mais il semble qu'il existe cependant une différence sensible entre la portée des œuvres de ces deux écrivains.

Les héros de Molière sont en général plutôt malheureux par leur faute, à cause de leurs passions exacerbées, de leur caractère, de leurs obsessions. La source de leur malheur est en eux-mêmes plutôt qu'à l'extérieur d'eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur entourage, la société.

(1) André Lagarde et Laurent Michard, op. cit. p. 68.

(2) Pierre Georges Castex et Paul Surer, Manuel des études littéraires françaises XVIII^e - XI^e - XX^e siècles (Paris : Hachette, 1954) p. 967.

Il semble au contraire que les héros de Courteline sont malheureux par la faute des "autres", de leur environnement. Leur liberté est sans cesse limitée par la société qui les entoure. Il en est ainsi de La Brige, du peintre Lavernié, du journaliste Trielle, qui doivent prostituer leur art pour plaire au public et vivre d'une façon décente, de Monsieur Badin esclave de son bureau...

Ainsi, on peut penser que Molière attaque certains types de caractères tandis que Courteline attaquerait à la société. Tout en utilisant des procédés sensiblement identiques, les deux auteurs font porter leur satire sur deux plans différents : l'un intérieur, l'autre extérieur à l'individu.